les bottes faisaient craquer le sable et se gravaient dans le sol.

Un moment, une des mains d'Anna se détacha de son petit pied. La jeune fille jeta un cri. Georges était accours; il ramassa la mince chaussure et la remit au pied mignon qu'en lui tendit. En se redressant, ces yeux rencontrèrent le regard luisant d'Anna. Rien pas ce soir, traindre. Dans un élan spontané, il prit la jeune fille par la taille et la baisa longuement un front adorable qui ne se détourna pas.

A quelques pas derrière la grille, à un endroit où une légère déniveler de verdure permettait la vue aux curieux du dehors, l'ennemi veillait et chuchotait, quoiqu'un désir là, épiant tous les mouvements, tous les gestes, quelqu'un qui avait vu le baiser dont le tressaillement intérieur agitait encore les deux jeunes gens.

Ceux-ci entendirent une sorte de ricaillement, en plutôt un grognement pareil à celui d'un fauve, qui les fit tressaillir. Georges et Anna s'étaient redressés instinctivement; mais ils ne virent personne.

Le premier moment de confusion passé, Anna prit pour une plaisanterie le brusque mouvement d'effroi de Georges. Sa simplicité de cœur était telle qu'elle ne comprit même pas le danger qu'elle avait pu courir. Georges qui respectait la chasteté de cette enfant aussi sainte-ment qu'il l'adorait, ne se pardonnait pas le moment de fièvre auquel il avait cédé.

Il marchait à côté d'Anna, n'osant plus la regarder. Sa tristesse toucha la jeune fille.

—Achevons notre bouquet, lui dit-elle, pour rompre l'embarras qui la gênait elle-même.

Elle se remit la première à l'œuvre et Georges s'appliqua à moisoder la cueillette.

Pendant ce temps, l'ennemi, disséminé derrière un des gros arbres de l'avenue, épiait toujours les deux jeunes gens. C'était M. de Pontbriand qui, fidèle à la promesse qu'il s'était faite à lui-même, était venu de grand matin en explorateur. Tandis qu'il était occupé à s'orienter, il avait entendu les pas d'un cheval et reconnu Georges dans le cavalier. Il s'était dérobé aux regards de celui-ci, l'avait suivi, et était arrivé de la sorte à la demeure d'Anna. Il avait vu Georges embrasser la jeune fille, et en retrouvant celle-ci si belle dans son déshabillé matinal, ses cheveux dénoués, il en conçut une nouvelle frénésie d'amour. La jalousie lui créait une torture atroce. Il se jura qu'il prendrait sur Georges une implacable vengeance et qu'Anna n'appartiendrait qu'à lui.

Le bouquet était terminé; il tardait maintenant à la jeune fille de le porter à sa mère; Georges et Anna reprirent le chemin de la villa.

Ils montèrent tous deux à la chambre de Mme de Ploernel; elle était éveillée et chantait une vieille ballade bretonne avec laquelle elle endormait sa fille quand celle-ci était petite.

Nulle fatigue n'altérait plus les traits de la malade, si défigurée la veille encore. Elle paraissait toute jeune dans ce grand lit à baldaquin. Les cheveux, qu'elle aussi avait fort beaux, s'épandaient tout autour de sa tête sur l'oreiller. Ses yeux bleus avaient un regard apaisé et doux.

Elle ne reconnut ni Georges ni Anna. La vue du bouquet seule lui causa une joie d'enfant. Elle en tirait les plus belles fleurs, les posait dans ses cheveux, et, ne pensant qu'à sa fille, murmurait doucement:

—Anna va au bal, encore une pâquerette..... Elle est bien belle ainsi! Il faut des fleurs, beaucoup de fleurs.....

Et brisant les liens qui les retenaient toutes, elle couvrit entièrement son lit de bluets, de coquelicots, de marguerites.....

Certes, Anna était heureuse en songeant à l'amélioration survenue depuis la veille. Ce n'était plus la folie hideuse et répugnante qui l'avait terrifiée; mais l'esprit de sa mère était néanmoins absent, et c'était une grande souffrance pour elle.

Georges comprit la douleur de sa cousine et lui prit doucement la main.

—Souvenons-nous d'hier, Anna, lui dit-il, et soyons joyeux de la retrouver ainsi. Bientôt ma tante sera tout à fait remise..... A quelle heure pourrai-je revenir avec mon père, qui a été très sincèrement affecté de la maladie de sa belle sœur?

—Ne trouver-vous pas, Georges, qu'il serait convenable de présenter mon oncle au général? Si vous voulez venir à cinq heures, selon toute probabilité notre oncle aura lu.

—Parfaitement, Anna, d'autant plus que mon père est désireux de remercier lui-même le général, qui a mis si gracieusement sa villa à la disposition de notre malade. Je vais donc vous quitter pour revenir bientôt.

Georges avait repris à cheval le chemin de Paris. Plein de ces préoccupations douloureuses, il n'aperçut pas, cette fois encore Pocahontas qui, toujours aux agnets, attendait impatiemment son départ. La présence de Georges auprès d'Anna était pour cet homme un supplice infernal.

Le docteur arriva peu après et constata l'amélioration sensible survenue dans l'état de Mme de Ploernel. Anna lui parla de la visite de son oncle; le docteur l'autorisa, à la condition toutefois qu'on n'adresserait pas la parole à la malade, et recommanda instamment de ne recevoir aucun autre prétexte Mme de Marcilly, s'il lui prenait fantaisie d'accompagner son mari. Il annonça ensuite à la jeune fille qu'il reviendrait entre cinq et six heures, avec trois médecins spécialistes dont il avait voulu avoir l'avis.

Anna, ayant quelques instants à elle, songea à sa toilette. La vieille servante, en venant l'aider à s'habiller, lui apprit qu'elle se disposait à aller aux provisions pour leur déjeuner, lorsqu'on était venu lui dire de ne pas s'occuper de ces détails; en même temps, un maître d'hôtel lui avait demandé à quelle heure il faudrait servir le déjeuner de Mlle de Ploernel. Anna eût préféré que l'hospitalité du général se fût bornée à offrir sa maison de campagne. Elle trouvait humiliant le fait de manger aux frais de son vieil ami. Cependant, elle ne fit aucune objection et se résigna aux volontés du maître de la villa.

Après son déjeuner, Anna vint s'installer auprès de sa mère. Celle-ci jouait encore avec ses fleurs.

On avait ouvert la fenêtre donnant sur le jardin. Le soleil projetait ses rayons jusque sur le lit de Mme de Ploernel, ce qui semblait prodiguer beaucoup la folle. Anna essaya de retirer les fleurs qui jonchaient littéralement le lit; ses cheveux lui reprirent avec vivacité et les replaça tout autour d'elle. Elle ne voulait plus s'en s'éparer.

Vers trois heures, le bruitement d'une voiture se fit entendre.

C'était le général Morand, qui, depuis le matin, ne tenait pas en place dans son hôtel de la rue Monceau. S'il avait osé, il serait arrivé dès la première heure auprès de la malade; la détention seule et la crainte d'être importun l'avaient retenu chez lui. Mais enfin, trois heures était une heure convenable, et le général, soutenu par ses portiers, traversait le jardin, au grand plaisir d'Anna, qui, du balcon, lui envoyait un bonjour amical.

On porte le général dans la chambre de Mme de Ploernel. Il reste frappé d'étonnement. Au lieu de la folle furieuse de la veille, il retrouvait aujourd'hui une jeune femme, entourée de fleurs et qui souriait à la vie.

—C'est une résurrection! s'écria-t-il.

—Et c'est à vous que nous la devons, mon cher bienfaiteur, lui dit Anna, qui accourut l'embrasser; mon cousin a été aussi dévoué que vous.

—Votre cousin est venu ce matin, ma chère enfant?

—Oui, général, et même de très bonne heure. Mais j'étais levée avant lui, et il m'a trouvée dans le jardin.

—Vous vous êtes montrée bien matinale. Vous avez pourtant besoin de beaucoup de repos.

—Mais j'ai beaucoup dormi, général; je ne me suis éveillée qu'à six heures, et, au convoit, nous avions l'habitude, en été, de nous lever à cinq heures et demie. Puis, Paris est si gai, si bon lui! Ma promenade, dans votre magnifique jardin, a été une vraie fête pour moi.

—Avez-vous gardé votre cousin à déjeuner avec vous, chère petite?

—Oh non! il était anxieux d'avoir des nouvelles de ma mère; en même temps, il est venu m'annoncer la visite de mon oncle, qui veut vous remercier de toutes vos bontés pour nous. J'espère que vous ne refuserez pas de connaître mon oncle, général, et j'ai prié Georges d'être ici avec nous plus à cinq heures, afin que je puisse vous le présenter. Cela ne vous contrariera pas?

Nullement, ma chère enfant; vous m'avez dit qu'il ressemblait à son fils pour le bonté. Je serais toujours me trouver avec les Ploernel. Mais si votre tante l'exige, je me converrai. Ce matin, première fois devant l'ennemi, j'étais-là en rient. Que voulez-vous? j'étais trop soldat pour discuter, le mal empêchant, et il ne saurait impossible d'agir autrement. Mais votre route qui vous a fait tant de mal à vous et à votre bonne mère.

—Le docteur est content vous, général; il a bien recommandé de ne pas laisser pénétrer mon oncle dans la chambre de ma mère. Cependant, je ne l'ai jamais mis au courant des malentendus de Mme de Marcilly.

—Cela vous étonnera en sait plus long que vous, Mlle Anna, et, si vous voulez, je vous en ferai bientôt connaître le sens.... Mais regardez donc votre mère, elle est étonnante!

—Ma mère est encore jeune, général, lui dit Anna; elle se rétablira demain pour avoir fait d'une manière responsable. Aujourd'hui, vous la voyez telle qu'elle est: la jeune mère d'une grande fille.

Le général sourit.

—Quand nous serons dans notre colonie, nous la ferons-la à rester jeune..... Avez-vous parlé chère petite, à vos beaux projets de colonisation?

—Pas aujourd'hui, répondit avec naïveté Anna. J'ai démisé votre hôtel, ma jolie chambre, le parc, le jardin..... Rien n'oublie plus tard au reste, mon général. Mon projet est sérieux.

—Il ne faut pas le soumettre à votre cousin, car il se gardera de l'approuver.

—Moi, l'en serai aussi malheureuse que lui; seulement, Georges, je suis sûre, comprendra que nous devons nous sacrifier pour le repos de ma mère et ne plus l'exposer à la haine de Mme de Marcilly. Ma tante a failli causer un grand malheur pour se venger de mon étourderie au salon. Que serait-ce si son fils voulait m'épouser contre sa volonté.

—L'étourderie est bien pour quelque chose dans tous ces événements, répondit le général; mais les mauvais procédés étaient commencés avant votre malencontreuse promenade avec M. de Pontbriand. Dès votre première visite chez votre tante, votre ravissante beauté avait soulevé vos parentes contre vous. Elles vous ont privée de leur sorte dansante, et, au dîner qui a suivi, elles vous ont accablée de traits blessants.....

—Tout il est vrai, général, dit Anna dont le cœur se gonflait à ces souvenirs, que c'est un malheur de ne pas être laide quand on est pauvre.

—C'est selon, dit en souriant le général, et l'avenir vous prouvera peut-être le contraire.

Un domestique vint, à ce moment, annoncer à voix basse l'arrivée de MM. de Marcilly.

—Allez au-devant de votre oncle, chère petite; excusez-moi auprès de lui si je l'attends ici, dites-lui qu'il y a une raison majeure qu'il comprendra en me voyant, si toutefois son fils ne l'a mis au courant de ma triste infirmité.

Anna courut au-devant de son oncle qui l'embrassa avec une vive tendresse.

—Ta tante voulait m'accompagner, chère enfant, mais je sais qu'elle a été dure pour ta mère, et je n'ai pas voulu que sa présence causât une nouvelle émotion à notre pauvre malade. Veux-tu me permettre de la voir?

—Certainement, mon oncle. Depuis hier ma mère est très calme; ses crises violentes ne se sont pas renouvelées et le docteur espère qu'elles ne reviendront plus. Le général Morand vous attend dans sa chambre et m'a chargée de vous faire ses excuses de n'avoir pu venir lui-même au-devant de vous. Le docteur a aussi recommandé de ne pas adresser directement la parole à ma mère.

—C'est convenu, dit M. de Marcilly.

Et, précédé par Anna, il monta dans la chambre de sa belle-sœur. Quand il la vit, les yeux hagards, ne s'occupant que de ses fleurs, le pauvre homme se sentit profondément ému.

—Pauvre femme! Pauvre femme! ne cessait-il de répéter. Il a fallu qu'on la fasse bien souffrir..... Elle si calme!.... Et devenir folle!.....

Mme de Ploernel entendit cette voix et en ressentit une sorte d'agitation. Elle allait se remettre à parler; le garde s'en aperçut et supplia qu'on laissât Mme de Ploernel seule.

—Appelez mes porteurs, je vous prie, dit le général à Georges.

M. de Marcilly se retourna brusquement.

—Pardonnez-moi, monsieur, dit-il au général. J'ai été tellement émotionné que j'oubliais votre présence.

—Vous êtes tout excusé, monsieur, dit avec bonhomie le général; veuillez descendre dans le salon, ou va m'y transporter, et nous allons faire connaissance dans quelques secondes.

Les porteurs déposèrent leur général sur un fauteuil confectionné pour lui et qui désimulait sa double amputation.

—Mon oncle, dit gentiment Anna, permettez moi de vous présenter au général Morand, le bienfaiteur à qui je devrai la vie de ma mère. On nous renvoyait de la rue des Acacias, et j'ai été bien heureuse d'accepter l'offre qui m'était faite, d'autant plus que le docteur ordonnait qu'on transportât ma mère à la campagne.

—Ma chère enfant, dit le général Morand, permettez-moi de me présenter moi-même à votre excellent oncle. Monsieur de Marcilly, ajouta-t-il, vous ne me connaissez pas, et vous avez peut-être été étonné de mon intervention dans ce triste événement. Regardez-moi et dites si mon malheur ne me donne pas le triste privilège de pouvoir être utile à des amies que j'honore et estime au-dessus de tout. Accepter d'habiter la maison de campagne d'un invalide comme moi ne saurait en aucun cas compromettre votre personne. J'en appelle à votre bon sens et à votre honneur pour répondre à ma question.

—Général, lui répondit M. de Marcilly, Georges m'a dit tout le bien qu'il pensait de vous, et tout jeune qu'il soit, l'estime de mon fils a son prix. Voulez-vous aussi m'honorer de votre amitié?

Le général tendit ses deux mains à M. de Marcilly, et une douce intimité s'établit entre ces deux hommes.

La physionomie du général inspirait à première vue une grande sympathie. Il commandait l'estime et quand il voulait plaire à quelqu'un il était sûr de réussir.

—Tout à l'heure, mon cher monsieur, dit-il à M. de Marcilly, trois spécialistes vont avoir une conférence avec le médecin de Mme de Ploernel sur le cas de celle-ci. C'est à vous, le chef de la famille, à les recevoir et à recueillir leurs instructions.

—Volontiers, général, répondit le père de Georges. A quelle heure pensez-vous que ces messieurs arriveront?

—Vers cinq heures, répondit Anna.

On descendit au jardin, le général traîné dans sa petite voiture accompagnait les visiteurs, qui admirèrent le goût et le bon entretien de la propriété. Mlle de Marcilly se trouvait à l'aise dans ce milieu et observait Anna à la dérobée; il songeait qu'en fin de compte Georges ne serait pas malheureux d'être l'époux d'une aussi charmante créature. Sa fille Marie se donnait bien le luxe d'un gentilhomme ruiné, pourquoi son fils serait-il plus intéressé que sa sœur?

Les deux jeunes gens marchaient en avant. Le général les contemplait et, se tournant du côté de M. de Marcilly, il dit en souriant à celui-ci:

—Quel charmant couple, ils feraient!

—Je le pensais avec vous, répondit le père de Georges, mais il sera difficile de convaincre ma femme et de la rallier à notre avis.

—En ce cas, pour son repos, éloignez Georges de sa cousine; le danger n'est pas du côté d'Anna; elle est fière et n'entrera dans votre famille que si les portes lui sont ouvertes à deux battants; mais votre fils en est très amoureux.

—Cette enfant m'excuserait moi-même, dit M. de Marcilly. Je serais trop heureux si mes deux filles, à défaut de beauté, possédaient du moins les aimables qualités de ma nièce.....

—On sonne à la grille, interrompit le général. Ce sont sans doute les sommités médicales que nous attendions.

En effet, le docteur de Mme de Ploernel et les maîtres qu'il avait convoqués débouchèrent du petit bois.

M. de Marcilly alla au-devant d'eux et les précéda jusqu'à la chambre de la malade, où il les laissa en consultation.

Celle-ci ne dura pas moins d'une heure. A la suite, les médecins se rendirent au salon, où les attendait le général, entouré de ses hôtes.

L'anxiété avait chassé momentanément les fraîches couleurs d'Anna. Elle était pâle et tremblait comme la feuille.

L'attention des médecins s'était portée tout d'abord sur la jeune fille. Ils eurent pitié de cette enfant, si éprouvée déjà, et leur premier soin fut de la rassurer.

—Ma chère enfant, dit le doyen en lui prenant paternellement les mains, rassurez-vous. Votre mère ne court aucun danger: nous répondons de sa vie et de sa raison. Notre jeune confrère, qui nous a appelé à son aide, a su écarter le danger..., Mme de Ploernel pouvait mourir avant-hier; elle est sauvée maintenant. Dans quelques semaines, elle vous sera complètement rendue.

—Oh! merci, merci, messieurs! s'écria la pauvre enfant.

Et, succombant à la terrible émotion qu'elle venait d'éprouver, elle tomba sans connaissance dans les bras du vieux praticien.

Celui-ci la déposa doucement sur un canapé; d'une main habile, il desserra le corset de la jeune fille, et, s'adressant à M. de Marcilly aussi qu'au général:

—Le jeu ne vaut pas, maintenant! dit-il. Donne quelques secondes, cette jolie demoiselle eût rouvrir ses yeux.

En effet, Anna rouvrit les yeux.

—Cela va mieux, n'est-ce pas, mon enfant? demanda le médecin.

—Merci, monsieur, répondit la jeune fille, confuse; j'ai eu le bonheur qui m'a fait mal. Je crois le bonheur, car cette route qui vous a fait tant de mal à vous et à votre bonne mère.

—Le docteur est content vous, général; il a bien recommandé de ne pas laisser pénétrer mon oncle dans la chambre de ma mère. Cependant, je ne l'ai jamais mis au courant des malentendus de Mme de Marcilly.

—Cela vous étonnera en sait plus long que vous, Mlle Anna, et, si vous voulez, je vous en ferai bientôt connaître le sens.... Mais regardez donc votre mère, elle est étonnante!

—Je la voudrais, répondit M. de Marcilly, mais si je ne rentrais pas, ma femme croirait à une conspiration dans la maladie de Mme de Ploernel et aurait peut-être l'idée de venir me rejoindre.

—Mais non, leur dit-il, vous êtes de fidèles serviteurs; j'ai besoin en ce moment de tout votre zèle..... Aujourd'hui, Jean a été accosté par un espion qui, pour obtenir des renseignements sur moi, lui a offert cent francs, que le brave garçon a eu le mérite de refuser. Ce même individu a rôdé ici dès sept heures du matin..... Vous l'avez vu n'est-ce pas? dit le général en s'adressant au concierge; vous l'avez vu monter le poilu M. Georges!.... Si cet homme reparaît à nouveau, il s'agit de savoir ce qu'il peut bien vouloir. Il n'a pas réussi avec Jean, il essaiera sans doute avec un autre. Laissez-le venir.. S'il vous offre de l'argent, acceptez; feignez d'obéir et, au moindre signe, vous êtes à votre disposition. Je vous le répète absolument..... Puis-je compter sur vous?

—Oui, général, répondit le concierge, je me charge de savoir ce qu'il a au fond de sa gibecre et s'il offre son argent.....

—Vous le prendrez, mon brave, et vous serez bien récompensé. Je vous ai dit que je vous le recommandais.

—Et bien, soit! je vous obéirai, dit Gontran, ne tardez pas à me rejoindre.

—Mon ami